



## LA GOURMANDISE

### JÉRÔME BOSCH (V.1450 - 1516)

Dr Louis-François GARNIER<sup>1</sup>

1. CH de Ploërmel.

Au troisième cercle de l'Enfer de Dante (1265-1321) une « pluie éternelle, maudite, froide et lourde » se déverse sur les ombres des condamnés pour « le nocif péché de bouche » car la gourmandise expose à être voué aux gémonies d'autant que c'est un péché capital, engendrant d'autres péchés.

Si l'on fait abstraction d'une vision idéalisée des hommes préhistoriques : « Ah ! quel barbecue du tonnerre ce fut là ! » (Roy Lewis in Pourquoi j'ai mangé mon père), la gourmandise était déjà considérée, à l'opposé de la tempérance, comme un vice par Aristote (384 - 322 av. J-C). Il s'agit donc d'un vil défaut de longue date avec ses apparentées que sont la goinfrerie et la gloutonnerie (du latin *gluttus*, le gosier), suggérant le fait de manger avidement et salement mais aussi de boire à tire-larigot. Cependant, la gourmandise ne s'applique guère à la Dive bouteille bien qu'« Ainsi ne se perde une goutte / De toi, soit blanche, ou soit vermeille » comme le dit si bien François Rabelais (1483 ou 1494 - 1553). Plutarque (v. 44 - v.125) désapprouva le luxe des festins du général Romain Lucullus en lui attribuant d'avoir fait reproche à son cuisinier qui, en l'absence d'invités, n'avait préparé qu'un en-cas, en lui disant : « ce soir, Lucullus dîne chez Lucullus ».

Au Moyen-Âge et à la Renaissance, le péché de gourmandise est symbolisé par un individu obèse, sans distinction de sexe, s'empiffrant (de l'ancien français *piffre* : gros individu) de nourriture et de boissons à l'instar du Gargantua rabelaisien. Celui-ci est représenté en 1851 par Gustave doré (1832-1883) sous la forme d'un adulte jeune très obèse tenant une cuisse de poulet et un verre de vin tout en tirant la langue pour avaler « de la moutarde à pleines palerées ». Rappelons que le fils doit son nom à son père Grandgousier qui, étonné de la voracité du nouveau-né, s'était exclamé « que grand tu as ! » le gosier.

Dans la symbolique médiévale, le personnage obèse peut être accompagné d'un loup vorace, d'un porc, d'un ours ou d'un hérisson mais tel n'est pas le cas dans la représentation de la Gourmandise qu'en fait le peintre brabançon Hieronymus Van Aken dit Jérôme Bosch (v.1450-1516) qui vécut à 's-Hertogenbosch (Bois-le-Duc), abrégé en Den Bosch dont il aurait choisi le nom comme patronyme. On sait peu de choses sur sa vie et sur sa formation artistique, probablement auprès de son père ou de ses oncles impliqués dans la dorure ou les peintures de tableaux religieux.

C'est vers 1500 qu'il peint le dessus de table dénommé les *Sept péchés capitaux et les Quatre Fins dernières* (Madrid, musée du Prado) que le roi Philippe II d'Espagne (1527-1598) mit dans sa chambre du palais de l'Escorial. Le thème de la Gourmandise (*gula*) est illustré par un personnage ventripotent, attablé devant un âtre sommaire où grille une saucisse. Il est en train de se goinfrer de nourritures diverses en tenant de la main droite un pichet de vin pendant qu'une femme apporte des cochons de lait et qu'un « *Ercole bambino* » essaie d'avoir sa part. En face de lui se tient un individu dégingandé et buvant à grands traits au goulot d'une cruche puisque, du moins selon Alfred de Musset (1810 - 1857), « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse » à rapprocher d'un tabouret renversé à l'opposé d'une chaise percée plutôt hiératique. Le contraste morphologique entre les deux hommes est à rapprocher d'un tableau intitulé *Les Gras et les Maigres* (collection fondation Glénat) par Hieronymus Francken (1540-1610), peintre anversois acquis à la Contre-Réforme et qui nous montre la gourmandise répréhensible sous la forme d'un homme grassouillet faisant face à un « étalage » de nourriture que le gourmand s'apprête à attaquer avec un couteau.

La Gourmandise par Jérôme Bosch s'inscrit dans la représentation des sept péchés capitaux disposés en cercle selon un schéma traditionnel symbolisant l'omniprésence terrestre du péché. Jérôme Bosch en fait aussi un symbole de l'œil de Dieu qui voit tout comme l'indique l'inscription autour de la pupille « *cave, cave deus videt* » (Prends garde, Dieu te voit). Dans la pupille est figuré le Christ sortant du tombeau en montrant ses plaies, les fibres radiales de l'iris suggérant la lumière divine. C'est à l'emplacement de la sclérotique que se déclinent les sept péchés capitaux sous forme de scènes de genre sur fond de paysages hollandais ou dans l'intérieur de maisons décorées avec soins. On y voit s'agiter des petits personnages trapus dont la qualité picturale est reconnue même si les contours et les couleurs, où dominant le vert et l'ocre, ne sont pas typiques du maître et ont pu plaider en faveur d'un travail d'atelier.

Ainsi, à partir de la colère illustrée par deux hommes se querellant à la partie inférieure, se succèdent, dans le sens horaire, la Jalousie, l'Avarice, la Gourmandise, la Paresse, la Luxure et la Fierté. La gourmandise est donc ce manque de sobriété dans le manger ou le boire qu'on nomme aussi l'intempérance et qui prédispose à la luxure et à la paresse illustrée en l'occurrence par un homme rassasié somnolant auprès du feu. En haut et en bas du cercle figurent des phy-

lactères avec des citations moralisatrices extraites du Deutéronome alors qu'aux quatre coins du tableau se situent quatre cercles plus petits illustrant la Mort, le Jugement dernier, le Ciel et l'Enfer, c'est-à-dire le moment présumé de rendre des comptes. L'œil de Dieu joue le rôle d'un miroir dans lequel l'observateur peut voir se refléter son âme altérée par ses propres turpitudes tout en espérant la rédemption suggérée par l'image centrale du Christ. C'est en ce sens que ce dessus de table incite à la méditation et à l'examen de conscience et, même si ceci suggère les petites comédies bouffonnes (saynètes) du théâtre espagnol, on peut douter que ce tableau ait pu dérider Philippe II dans son austère palais en cette période de Contre-Réforme et d'Inquisition. Il faut y voir surtout cet œil symbolisant la culpabilité et qui « tout grand ouvert dans les ténèbres » poursuit Caïn jusque dans la tombe, du moins selon Victor Hugo (1802 – 1885).

Mais, en définitive, qu'en est-il de la gourmandise ? Est-ce une appétence excessive pour les mets salés ou plutôt sucrés, voire les deux ? Histoire de nous rasséréner, il est possible de nous promener dans le monde d'Auguste Escoffier (Souvenirs inédits Editions Jeanne Laffitte 1985) au risque d'avoir l'eau à la bouche et il reviendra ensuite au lecteur d'estimer, en toute conscience et connaissance de cause, la nature de sa propre gourmandise ! On y découvrira qu'après les affres de la guerre de 1870 s'exprime une période privilégiée (1873-1930), du moins pour les grands de ce monde. C'est en 1874 qu'Auguste Escoffier (1846-1935) rencontre Sarah Bernhardt (1844 -1923) dont il connaissait « le culte pour la timbale de riz-de-veau aux nouilles fraîches, liée par une purée de foie gras agrémentée de lamelles de truffes » et Gambetta (1838-1882) lui commandera une

« selle d'agneau de Béhague » du nom d'un riche éleveur de Sologne, suivie d'une « poularde en gelée à l'estragon puis d'un soufflet d'écrevisses » mais la « selle d'agneau de lait de Pauillac ou de pré salé à la Piémontaise » peut aussi être suivie, entre autres, de « cailles à la Hongroise, ou à la Souvarow » avec foie gras truffé flambé au cognac, n'excluant pas des « brochettes d'ortolans et des cœurs d'artichauts à la moelle ou des écrevisses à la Moscovite ». Et puis, il y a la « Pêche Melba » créée en 1894 en l'honneur de la « gracieuse diva » Nellie Melba (1861-1931), les « mandarines aux perles des Alpes » c'est-à-dire garnies de « glace mêlée à de petits bonbons à la Chartreuse verte, les fraises au Curaçao ou au Maraschino, les poires Montmorency, l'ananas glacé à l'Orientale, les cerises Jubilé » flambées au kirch et créées en 1887 lors du Jubilé de la reine Victoria (1819-1901).

Citons aussi, entre autres péchés mignons et histoire de se lécher les babines, « les pêches de Montreuil » issues des murs à pêches de Montreuil (Seine-Saint-Denis) où les pêcheurs en espaliers bénéficiaient de la douceur des enclos dont les murs étaient recouverts de plâtre et protégés des pluies printanières par un ingénieux système de toitures amovibles. Citons enfin les « Gaufrettes Bretonnes, les Biscuits glacé Tortoni » du nom du Café éponyme où le gratin parisien côtoyait les dandys et les demi-mondaines, les fameuses cocottes à distinguer des « Perdreaux cocotte Périgourdine » de l'année, contrairement à nombre de ces messieurs distingués... Et tout cela sans compter les vins prestigieux ad libitum et des liqueurs « au choix des dîneurs (...) du café mode orientale et des cigares ». Le musée intimiste situé dans la maison natale d'Auguste Escoffier, à Villeneuve-Loubet, le seul Musée d'Art Culinaire en France, vaut indéniablement le détour. Bon appétit !



Les Sept Péchés Capitaux et les Quatre Fins Dernières par Jérôme Bosch. v. 1500 Huile sur bois, 120 x 150 cm, Madrid, Musée du Prado.